

«On vit une détérioration esthétique»

CINÉMA Avec son nouveau film, «Adoration», le cinéaste belge continue d'explorer ses obsessions, cette fois entre poésie et pure noirceur. Il nous parle de ses passions, évoque ses fêlures, mais revendique surtout un statut d'artiste total

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE PINOL

Cinéaste hors norme, marqué par une rage et une provocation certaines, le Bruxellois Fabrice Du Welz s'était fait connaître en 2004 avec *Calvaire*, film noir pour le moins radical. Après une incartade marquée par deux longs métrages plus populaires, *Colt 45* et *Message from the King*, il est de retour avec *Adoration*, œuvre éminemment plus personnelle – sensible et lumineuse – où il traite de thématiques qui lui sont chères: l'amour fou et la folie.

Vous aviez déjà abordé l'amour fou dans «Calvaire» et «Alléluia». Qu'est-ce qui vous a poussé à y revenir? Oh, je crois que je n'en ai pas encore fini avec cette thématique! Mais ce qui m'intéressait ici, c'était de le faire à hauteur d'enfant. De me plonger dans le regard de Paul, mon héros, et non pas d'adopter le point de vue d'un adulte sur l'enfance. Je voulais aller chercher le gamin que j'étais, même si je suis loin de ce personnage, retrouver cette innocence, cette pureté-là. Mais sans perdre de vue le côté viscéral de mon cinéma, et des sentiments contradictoires que je cherche à provoquer: la fascination autant que la révulsion. C'est pour ça que mon cinéma est si tranché... malgré moi, d'ailleurs. J'aimerais faire autrement.

«Colt 45» et «Message from the King» étaient tout de même moins viscéraux, non? C'est vrai. Mais ce sont des films de commande, sur lesquels il y a eu des problèmes de production. Après, je reconnais une espèce de schizophrénie entre la volonté de faire un cinéma personnel et réaliser ces films pour tenter de trouver le public.

Il y avait donc une vraie soif de reconnaissance? Oui. Je fais un cinéma un peu particulier, aucun de mes films n'a jamais vraiment marché et ça me travaille beaucoup. Je ne veux pas être un cinéaste autiste. Mais en même temps, j'assume mes positions radicales. Avec *Adoration*, j'ai voulu faire un cinéma impressionniste, dans son sens premier, pour littéralement toucher le spectateur dans ce qu'il a de plus sensible, de plus intime. En suivant la transformation de ce gamin, je voulais que les gens ressortent de la salle avec un parfum, une sensation qui touche à l'intimité. Même si en fin de compte ça dérange.

La folie y est très présente. En dehors des crises d'hystérie de la jeune fille, le personnage de Benoît Poelvoorde



Gloria (Fantine Harduin) et Paul (Thomas Gioria), deux adolescents qui fuient le monde étriqué des adultes. (ADOK FILMS)

paraît aussi un peu illuminé et la mère de Paul ne semble pas avoir toute sa tête... Paul serait-il le seul à avoir l'esprit clair? Je ne pense pas qu'il soit si clair que ça dans sa tête. Je me demande en fait s'il n'est pas le plus fou de tous. Il a une telle foi dans sa manière d'appréhender le monde que ça

touche à la folie. Dans le film, les personnages se contaminent l'un l'autre. Paul, lui, est complètement investi par cette épiphanie que représente pour lui la découverte de l'amour. Après, si la notion de folie est si présente, c'est parce qu'elle est partout dans la vie. Les gens sont tous plus ou moins tarés...

Quelle est la vôtre, de folie? Je suis obsédé par le cinéma. A travers lui, je me découvre un peu mieux, docteur. J'apprends à me connaître. C'est une manière de creuser mes propres démons...

Vos films sont souvent marqués par un glissement de la réalité. Qu'est-ce qui vous intéresse tant dans cet abandon du réel? La création d'un monde, avec des textures très particulières, comme le ferait un plasticien ou un impressionniste. La réalité ne m'intéresse pas: l'époque, les voitures moches, la façon dont les gens s'habillent... On vit une détérioration esthétique absolument terrible. Ça pique mon regard. Dans la vie, je m'en accommode sans

problème, mais lors de la création d'un univers, je m'y oppose. Ce qui me galvanise, c'est le monde à côté du monde. Comme cette nature, dans *Adoration*, chargée de représenter de manière organique les dérèglements internes des personnages, notamment avec ses marécages.

Benoît Poelvoorde paraît totalement habité par son petit rôle. Comment l'avez-vous convaincu? Ça fait quinze ans que je cherche à faire des films avec lui. Je le connais depuis longtemps. Gamin, je traînais avec Bruno Belvaux, le frère de Rémy, réalisateur de *C'est arrivé près de chez vous*. Je voyais souvent la bande en train de préparer son film et j'ai toujours été très impressionné par Benoît. A chacun de mes films, je lui propose un rôle. Jusqu'ici, il n'avait jamais daigné me répondre... Et puis là, il a dit oui. En fait, il avait d'abord accepté de boire un coup avec moi pour me dire qu'il ne ferait pas le film, m'a-t-il avoué par la suite, et au cours de la discussion, il a soudain changé d'avis. Pourquoi? Je ne sais pas. Il est compliqué, Benoît. Il a ses démons. Mais ça vaut la peine. J'ai adoré tourner avec lui.

Il semble que vous ayez une technique particulière pour diriger les acteurs... Oui, je travaille beaucoup dans l'improvisation. J'essaie de les surprendre. Quand on tourne, je suis à leurs pieds, hors champ, et je vis ce qu'ils vivent. Je



FABRICE DU WELZ
RÉALISATEUR

«J'ai voulu faire un cinéma impressionniste, dans son sens premier, pour littéralement toucher le spectateur dans ce qu'il a de plus intime»

les dirige comme un plasticien, en leur parlant beaucoup pendant les prises: je les fais recommencer, je les reprends... Je leur demande d'être très malléables, en fait. Et ça paie: ça leur donne une grande spontanéité.

Avez-vous adopté la même technique avec les enfants, pourtant confrontés à des scènes assez dures? Oui, et je les ai choisis en conséquence. Ils savaient dans quoi ils mettaient les pieds. Et puis

ils avaient envie d'en découdre, d'incarner à fond ces personnages exigeants. Et ils l'ont très bien vécu.

Vous évoquiez plus haut les problèmes rencontrés sur «Colt 45» et «Message from the King». Ceux-ci ont-ils altéré votre foi dans le cinéma? Vous savez, avec le second, l'expérience n'a pas été si désagréable. Je n'ai juste pas pu faire le film que je voulais. J'ai péché par ambition. Les Américains m'avaient engagé pour quelque chose de très précis et nos visions respectives divergeaient. En France, par contre, ça a été un grand n'importe quoi. Je n'ai d'ailleurs pas terminé le film [achevé par Frédéric Forestier]. Je me suis retrouvé avec un producteur décadent fou, des courtisans complètement débiles et un casting dépassant l'entendement [«deux acteurs vedettes fainéants – Gérard Lanvin et Joey Starr –, ivres d'eux-mêmes et incapables, pour l'un de retenir son texte et pour l'autre de tenir droit», lâchait-il à l'époque sur Facebook].

On ne vous y reprendra donc plus? Même si on vous propose de réaliser «Les Tuche 5», par exemple... Non. Mais je n'ai aucun mépris pour ce cinéma. Il en faut. C'est juste qu'il a tendance à prendre beaucoup de place ces derniers temps. Moi, je milite pour la création. Le cinéma, c'est un divertissement, d'accord, mais c'est aussi un art. Ne l'oublions pas. ■

«Adoration», à la folie, passionnément

DRAME Fabrice Du Welz raconte la fuite désespérée de deux adolescents en quête de liberté

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo

Le film s'intitule *Adoration*, et c'est une immédiate fascination qu'il provoque. Dès la première séquence, qui voit le jeune Paul recueillir un oisillon, le sixième long métrage de Fabrice Du Welz nous absorbe dans son univers impressionniste comme hors du temps. Paul vit seul avec sa mère, qui travaille dans une clinique psychiatrique attenante à leur maison. Gloria y est internée. Elle est belle et rebelle, fille sauvage tombée du nid qu'il pense pouvoir également sauver.

Sa mère lui dit qu'elle est dangereuse, il n'en a cure et va l'aider à faire le mur. Et voilà Paul et Gloria, tels des Bonnie et Clyde juvéniles, lancés sur la route dans une perpétuelle fuite en avant. Ils fuient le monde étriqué des adultes pour mettre le cap sur la Bretagne, le seul endroit où la jeune fille se souvient avoir été heureuse. Lorsque leurs silhouettes se découpent dans une campagne désolée, on pense à *La Nuit du chasseur*. La photographie du chef opérateur Manu Dacosse – qui avait déjà travaillé avec Du Welz sur *Alléluia* – est superbe.

Tel Icare

Tout à son adoration, Paul ne voit pas que Gloria le manipule. Il ne s'est jamais senti aussi vivant et va la suivre aveuglément, quitte, comme Icare, à se brûler les ailes. Incarné par Thomas Gioria, découvert dans le puissant drame familial *Jusqu'à la garde*, le personnage est comme un saint; la notion de mal lui est étrangère. Révélée dans le glaçant *Happy End* de Michael Haneke, Fantine Harduin campe de son côté une Gloria mi-ange, mi-démon, comme échappée d'un conte fantastique. Un étonnant duo. ■

Adoration, de Fabrice Du Welz (Belgique, France, 2019), avec Thomas Gioria, Fantine Harduin, Benoît Poelvoorde, Laurent Lucas, 1h38.